

# La fonction paternelle de tiers dans l'homoparentalité lesbienne. Amorçe d'une réflexion clinique

**hélène richard**

**À partir d'un récit de cure, l'auteure aborde la question — nouvelle pour la clinique psychanalytique — de la place du tiers dans l'homoparentalité lesbienne. Elle examine les enjeux psychiques liés à l'assomption de la fonction de tiers — fonction habituellement dévolue à la personne qui exerce la fonction paternelle — par la conjointe de la femme homosexuelle qui devient mère par insémination artificielle. Le travail d'individuation psychique inhérent à l'exercice de la parentalité semble au cœur de ces enjeux**

*La psychanalyse des adultes le met quotidiennement en lumière : la façon dont nos parents nous ont pensés, désirés ou fantasmés détermine beaucoup plus ce que nous sommes que l'acte sexuel qui nous a donné corps. Mais alors que les psychanalystes sont unanimes pour affirmer que l'équilibre mental de l'enfant dépend au premier chef des liens qui le relient à son père, au niveau de son statut social, de sa garde, de ses droits, de sa tutelle, cette dimension première de sa santé est quotidiennement déniée. La santé mentale de l'enfant est indissociable de son droit à dépendre d'un autre tuteurage que celui de sa mère. Ce droit devrait donc être inaliénable, alors qu'il est bafoué de toute part. [...]*

*La construction mentale de l'enfant [...] dépend de ce qui se passe entre son père et sa mère, c'est-à-dire du discours par lequel ils assument ensemble la responsabilité de l'enfant, et cela quels que soient leurs liens maritaux. [...]*

*Dumas, (1999, 7-8)*

**M**oïra, 33 ans, était au bord de l'épuisement professionnel, du *burn out* selon ses termes, quand elle vint me voir. Jolie jeune femme coiffée à la garçonne, vêtue de façon sportive, elle était pâle, les traits tirés, et une immense lassitude se lisait sur son visage. C'est sa conjointe Colombe qui, inquiète, l'avait convaincue de reprendre contact avec moi. Nous en étions à notre troisième tranche de travail psychothérapique. Cette fois-ci, le couple faisait face à une nouvelle problématique : les effets sur leur vie conjugale et leurs vies affectives respectives de la venue d'un petit garçon, Pipo, conçu par insémination artificielle. La menace de dépression profonde qui avait plané au-dessus des deux autres tranches de psychothérapie avec Moïra va maintenant réclamer son dû.

Cette épreuve permettra à la jeune femme de mettre au travail des pans de sa vie psychique jusqu'ici peu abordés ou laissés en jachère.

Ce récit de cure veut jeter les jalons d'une amorce de réflexion sur les nouvelles formes de famille qui émergent actuellement dans nos sociétés occidentales, car elles confrontent la psychanalyse en désinquant sexualité, procréation et parentalité. La question que je veux examiner ici de façon particulière est celle des enjeux psychiques liés à l'assomption de la fonction paternelle, comprise dans le sens restreint de la fonction de tiers, chez la femme qu'on nomme la « comère » ou la « mère sociale », soit la conjointe de la femme homosexuelle qui devient mère par insémination artificielle.

Rappelons que, quel que soit le sexe biologique de la personne qui l'exerce, la fonction paternelle sert, entre autres, à introduire un tiers dans la relation symbiotique mère-enfant des premiers temps de la vie et à favoriser la subjectivation de l'enfant.

Cette réflexion s'appuie directement sur une vignette clinique; je la présenterai dans un premier temps, pour ensuite la discuter à la lumière d'écrits psychanalytiques et de recherches empiriques récentes sur l'homoparentalité lesbienne.

## **Narration<sup>1</sup>**

### ***Préhistoire***

Il importe de mentionner d'entrée de jeu que les données de cette section « Préhistoire » concernent la période de vie qui précède la régression mélancolique de Moïra, survenue au début de la troisième tranche de travail psychothérapique. La section « Histoire de la cure » sera, elle, consacrée à cette régression mélancolique, à ses causes et à son impact sur les relations conjugale et parentale de la jeune femme.

Moïra est l'aînée de deux filles. Elle fut, aux dires de sa mère, un nourrisson maladif et difficile à soigner. Par ailleurs, de sa deuxième année de vie jusqu'à l'âge de six ans, elle habita chez ses grands-parents maternels (ses parents l'y visitaient régulièrement, de sorte qu'elle savait qui étaient ses géniteurs) où elle fut choyée, occupant les loisirs d'une grand-mère récemment retraitée, formant avec cette dernière un duo fusionnel sous l'œil bienveillant d'un grand père encore occupé par son travail. La grand mère avait, en effet, « emprunté » Moïra à sa fille Blanche, devenue mère très jeune, pour permettre au nouveau couple de voyager; Blanche dirige une agence de voyage et son mari la seconde. L'aïeule se serait alors complu dans des plaisirs maternels auxquels elle n'avait pas pris le temps de goûter en élevant ses propres filles, très prise qu'elle était alors par son commerce de restauration. Puis, à l'âge de six ans, Moïra retourne subitement chez ses parents, où, entre temps, une petite sœur est née. Sa grand-mère, en effet, devenue veuve, déménage dans un autre quartier de la ville, où elle va maintenant se consacrer aux enfants de son autre fille, Rose.

Moïra revient chez elle comme une exilée. Elle s'y sent « Moïra-la-noire », une étrangère, et s'ennuie violemment de sa grand-mère. Elle n'a pas la grâce de sa

sœur, la blonde Léa, qui a su charmer le cœur de ses parents. Mais elle est l'aînée et se voit assigner la charge de sa jeune sœur. Elle devient rapidement une enfant « la clef (de la maison) au cou ». Le midi, elle doit revenir de l'école à la maison et préparer seule son repas et celui de sa sœur. Il en va de même en fin de journée, où elle doit retourner dans une maison vide attendre ses parents avec Léa. Les fillettes développent des frayeurs communes aux enfants soumis à ce genre de situation : peur que des voleurs ne se soient infiltrés au sous-sol de la maison et ne les guettent, prêts à les attaquer, etc. Moïra doit aussi souvent préparer le souper, car Blanche, migraineuse, est fréquemment terrassée par des céphalées. Elle est aussi affligée de périodes d'abattement qui alternent avec des jours d'exaltation, pendant lesquels elle se jette à corps perdu dans les projets de son entreprise qui ne lui laissent, alors, aucune disponibilité pour s'occuper de ses enfants. Le père, complètement soumis à son épouse, n'est d'aucune aide à Moïra. De cette période de sa vie, la jeune femme garde des terreurs nocturnes, de même qu'une aversion pour les travaux culinaires.

Blanche, si elle est égocentrique et peu maternelle, est cependant fière des exploits scolaires de son aînée. Elle l'inscrit à différents cours et Moïra, enfant brillante, réussit dans tous les domaines. Premier petit enfant du clan maternel, elle est admirée de tous. On attend d'elle que des exploits qu'elle réussit à produire presque à tout coup. Plus tard, l'évocation de cette situation lui fera dire qu'elle était alors admirée, mais pas autant aimée que Léa, enfant frêle de qui on attendait seulement qu'elle demeure en bonne santé. Ce clan maternel — composé de la grand mère, idéalisée et adulée de tous jusqu'à sa mort, de ses enfants et de leurs familles — est très uni et procure à Moïra de beaux souvenirs d'enfance. Non seulement le clan se réunit-il à toutes les fêtes et anniversaires, mais il prend des vacances de groupe, tous partant en voyage ensemble, l'été.

Dans la cellule familiale de Blanche, les choses ne vont cependant pas aussi bien. À l'adolescence, Moïra et sa mère s'affrontent violemment sans que le père n'intervienne. Celle-ci hurle et gifle facilement sa fille. Elle la met à la porte plus d'une fois, entre autres, parce qu'elle tolère mal son homosexualité, sensible qu'elle est aux qu'en-dira-t-on. Elle refuse de payer à Moïra des études universitaires, mais, mère ambitieuse, elle choisit son domaine d'études et se vante de ses succès scolaires.

Ce n'est que dans la troisième tranche de psychothérapie que Moïra sera à même d'identifier les raisons inconscientes de son apparente complicité dans le comportement abusif de ses parents, complicité qu'elle répétera de façon transférentielle avec moi sous la forme d'une trop grande indulgence envers mes défaillances. Depuis toujours, Moïra est mue par des enthousiasmes sans lendemain qui ressemblent aux périodes d'exaltation maternelle. Curieuse et perfectionniste, elle entreprend successivement des études universitaires dans différentes branches des sciences humaines et sociales pour les abandonner quelques semestres plus tard, incapable de soutenir son intérêt initial, au grand dam de Blanche pour qui les exploits de sa fille sont un faire-valoir. Si elle a laissé sa mère choisir

le domaine d'études qui deviendra sa profession et son gagne-pain, c'est qu'elle se sentait secrètement vide et incapable de choisir elle-même. Par ailleurs, les moments d'affrontements et de débordements haineux à l'endroit de sa mère, moments où Moïra essaie en vain de faire entendre sa voix, sont habituellement suivis de périodes de nostalgie où elle ne tolère pas de se sentir séparée par le ressentiment. Dans une attitude aux relents de « nourrisson savant », selon l'expression de Ferenczi, la fille accepte alors de prendre soin de sa mère, d'aller redresser la comptabilité de son commerce, de soigner ses migraines, de se plier aux invitations dominicales de ses parents, où les plaintes maternelles sont au menu et ne tolèrent guère de digressions ni de comparaisons. Moïra se fait aînée raisonnable, tente de mériter plus que Léa aux yeux de ses parents qui pardonnent toutes les frasques de leur puînée. Elle est nostalgique d'un type de relation, marqué par beaucoup de complicité et de complaisance, qu'elle n'a, en fait, connue qu'avec sa grand-mère de qui elle s'est toujours sentie la préférée. Elle n'a pas l'autonomie psychique nécessaire pour couper les liens avec sa mère. Bref, sa façon de relater à ses parents, c'est de les laisser abuser d'elle en s'identifiant à leur fonction parentale et, aussi, en espérant ainsi devenir leur préférée, puis de se braquer en protêts et en absences belliqueuses, pour ensuite renouer avec eux.

Homosexuelle active depuis l'adolescence, Moïra connaît, avant de rencontrer Colombe, deux relations amoureuses stables qui l'ont marquée, surtout la première dont la fin abrupte et imprévue hante encore ses cauchemars, vingt ans plus tard. Léa devient homosexuelle, elle aussi. Moïra se découvre migraineuse comme sa mère. Léa est diagnostiquée maniaco-dépressive, probablement comme sa mère aussi.

Moïra exerce une profession qui lui déplaît, mais que sa mère aurait aimé pratiquer. Elle entre aux services gouvernementaux d'aide à l'enfance et y rencontre Colombe qui exerce la même profession qu'elle. Les jeunes femmes deviennent amoureuses et s'installent ensemble. Moïra a enfin rencontré un bon objet qui l'écoute et qui se laisse protéger par elle. Malgré ce bel amour, la jeune femme s'épuise dans son travail, fort stressant, où sa compétence et son dévouement ne parviennent pas souvent à sauver de leur milieu les enfants en détresse. Elle connaît donc beaucoup de ce qu'elle identifiera plus tard comme des tentatives ratées de réparer sa propre enfance et celle de sa sœur. Elle déprime et, lors de notre deuxième tranche de travail psychothérapique, elle choisit, forte de sa nouvelle relation amoureuse, de faire carrière dans un tout autre domaine que celui choisi par sa mère. Tout en continuant d'exercer son métier par besoin pécuniaire, elle entreprend donc des études universitaires qui la passionnent. Cette entreprise est cependant interrompue deux ans plus tard par un autre projet, celui d'élever un enfant avec Colombe.

### *Désir d'enfant*

Les deux jeunes femmes prennent deux années à mettre au point leur projet d'enfant. Moïra refuse d'être mère biologique pour ne pas transmettre les maladies

héréditaires qui affligent sa famille (les troubles maniaco-dépressifs et les sévères problèmes de migraine). En fait, elle n'éprouve aucun désir de maternité. D'allure sportive et douée pour les travaux manuels, elle occupe à la fois le pôle masculin et infantin du couple et se sent à l'aise dans cette position. Par ailleurs, Colombe, femme phallique d'allure plus féminine et maternelle, moins à l'aise dans son homosexualité, est habitée par des fantasmes de maternité et souhaite devenir enceinte. Le donneur de sperme, choisi parmi les amis du couple, est hétérosexuel, déjà père de famille et ne souhaite pas être impliqué dans l'éducation de l'enfant à naître. Il n'écarte pas la possibilité théorique que celui-ci lui soit présenté à l'adolescence, s'il désire être informé de ses origines. En fait, il décide de son propre chef de « réduire [sa] fonction paternelle à une goutte de sperme », décision par ailleurs assez conforme aux tendances sociales actuelles (Delaisi de Perseval, 1981). Les deux femmes sont d'accord avec cette non-implication du géniteur car, dans un déni de la différence des sexes, elles ne voient pas la nécessité de la présence d'un homme père dans l'entourage de leur enfant. S'il naît garçon, son identité masculine se développera, selon elles, au contact des amis masculins (homosexuels pour la plupart) qu'elles fréquentent et des hommes de leurs familles respectives.

L'insémination, pratiquée sous supervision médicale, est exécutée par Moïra au moyen de seringues. La grossesse se déroule bien. Moïra trouve Colombe très belle avec son ventre rond. Le premier problème se présente quand Moïra, cherchant sa place auprès de l'enfant à naître, projette de se faire appeler « maman », elle aussi. Colombe s'y objecte violemment. Se produit ainsi la première fissure dans le cocon de la fusion amoureuse. Colombe se révèle enfermée seule avec son bébé dans la bulle de sa complétude narcissique et de sa « préoccupation maternelle primaire » (Winnicott, 1956). C'est son enfant, elle est sa mère et Moïra est sa maîtresse. Celle-ci n'a ni lien de sang, ni lien légal avec l'enfant et occupe la deuxième place dans les liens affectifs de sa conjointe enceinte. Elle se sent éjectée de son rôle d'enfant merveilleux dans la fantasmagorie du couple. Pipo n'est pas encore né qu'il lui vole sa place, sa conjointe, et il n'a même pas la grâce de naître fille

### *Les « pères antérieurs »<sup>2</sup>*

L'accouchement s'avère difficile mais sans complications. Puis commence la ronde des nuits blanches. Moïra abandonne ses études par manque de temps, mais aussi de disponibilité intérieure : un bébé de chair s'avère plus captivant qu'un bébé de papier... Les deux femmes se découvrent parents anxieux que les soins à donner au nourrisson épuisent. Elles ont toutes deux eu des parents qu'elles jugent inadéquats. Le père de Colombe, homme violent, aurait agressé physiquement tous ses enfants, sauf Colombe, alors que sa mère, femme chaleureuse mais servile, pleurerait en silence. Pour sa part, le père de Moïra, soumis à sa femme, ne protège pas ses enfants contre les excès de celle-ci. De plus, il établit un climat « incestuel » (Racamier, 1995) avec sa fille Léa, l'amenant, entre autres, au restaurant

pour lui confier ses déboires conjugaux. Moïra éprouve un violent mépris pour cet homme infantile, qui a délaissé sa propre famille pour s'annexer au clan familial de sa femme, se satisfaisant de jouer le rôle de bel homme au milieu de ce groupe dominé par les femmes. Elle refuse de mettre au travail ce sentiment de mépris, ayant renoncé à toute attente à l'égard de son père. Le plus loin qu'elle ira sera de dire qu'elle tient de lui son caractère infantile. Les deux grand-pères seront placés sous haute surveillance lors de leurs contacts avec Pipo, en particulier le père de Moïra que Colombe, véhémement, refuse de laisser seul dans une même pièce avec l'enfant.

Une anecdote illustre la précarité du statut de ces pères antérieurs dans les psychismes des deux femmes. Durant une des séances de la cure dont je m'apprête à faire le récit, Moïra me parle du caractère solitaire de Pipo. Il ne se mêle pas aux autres enfants de la garderie et elle regrette qu'il se prive ainsi des plaisirs qui l'ont tant gratifiée, elle petite fille, dans ses jeux avec ses cousins et cousines. Je lui fais remarquer qu'il doit se poser des questions sur ses origines, parce qu'il en a maintenant l'âge, et qu'il se sent peut-être étranger aux autres enfants qui n'ont pas, comme lui, deux mamans et pas de papa. Moïra réagit par un silence éberlué, atterré. Elle croyait que ces questions ne surgiraient qu'à l'adolescence. Confrontée aux réalités du développement psychique et social propres à l'âge de Pipo, elle se sent coupable de ce qu'elles ont « fait » à l'enfant. La jeune femme semble complètement dépassée par la situation, à un point tel que je me permets une suggestion. Celle de raconter à Pipo son histoire en des termes appropriés à son âge. Cette tâche lui semble cependant impossible. J'y vais donc d'un exemple où je lui raconte à elle, Moïra, sur le ton d'un conte pour enfant, l'histoire de Pipo. La jeune femme m'écoute, médusée, puis murmure : « Ah! ben oui, c'est pas si compliqué... ». Je ne saurai jamais si les jeunes femmes ont trouvé le courage de faire don à Pipo de sa propre histoire. Notons que cette suggestion en forme de conte n'a en rien résolu la complexité de la situation dans laquelle se trouve plongé Pipo. Elle a eu cependant pour effet d'amorcer chez Moïra une prise de conscience de Pipo en tant que sujet de plein droit, changeant ainsi son statut de simple support des fantasmes parentaux des deux femmes. Par sa requête, Pipo confronte le déni de la différence des sexes de ses parents.

Selon les dires de la jeune femme, Colombe et Moïra se sentent démunies de repères identificatoires parentaux rassurants et craignent de répéter à leur insu des attitudes qui seraient nocives pour l'enfant. En fait, elles craignent de rajouter, par leurs éducations émotives qu'elles jugent lacunaires, aux premiers inconvénients qu'elles imposent à Pipo : l'absence de père et leur homosexualité. Moïra est plus consciente de ce sentiment de culpabilité. Colombe le projette sur l'entourage, à qui elle tente de cacher la nature de sa vie de couple quand elle est en société avec son enfant. De plus, Colombe refuse de faire garder Pipo par qui que ce soit en dehors des heures de travail pendant lesquelles il est confié à une garderie. Les deux jeunes femmes sont donc toujours avec l'enfant quand elles ne sont pas au travail. L'intimité du couple s'étiole, la santé psychique de Moïra aussi.

### *Histoire de la cure*

Rappelons que, tel qu'annoncé plus haut, cette section sera consacrée au travail psychothérapique accompli lors de la régression mélancolique de Moïra.

Pipo a dix-huit mois quand Moïra vient me voir pour entreprendre une troisième tranche psychothérapique. Elle me parle de son travail qui lui devient insupportable, de Pipo dont elle n'éprouve aucun plaisir à s'occuper, sauf dans les moments réservés au jeu, de Colombe qui l'exclut de tout droit parental sur l'enfant, de ses terreurs infantiles qui reviennent quand elle doit être seule quelques heures avec lui, et des compulsions qui l'affligent aux heures de grande anxiété.

### *Éléments transféro-contretransférentiels*

D'emblée, elle investit intensément la relation, y cherchant un support contre l'angoisse que lui inspire son état. Dans les premiers mois de nos rencontres, elle manifeste des conduites fusionnelles : elle se croit mon unique patiente; par exemple, elle me téléphone à la maison<sup>3</sup> pour me prévenir de ne pas me rendre à mon bureau inutilement, parce que le mauvais temps l'empêche de se rendre à sa séance. Lors de nos rencontres, elle est cependant réservée, son visage est lisse et difficile à déchiffrer, son discours est sobre, à tendance intellectualisante, seul un froncement de sourcils dans un visage fermé trahissant par moments une douleur intense. Elle fait un usage abondant de litotes, une journée d'angoisse suicidaire devenant, par exemple, dans son vocabulaire une journée « difficile ». Un rêve, où elle me surprend à embrasser une de mes patientes — qui s'avère être une de ses collègues de travail qu'elle m'a effectivement référée dans le passé — et où elle nous enjoint à la prudence parce que « vous jouez avec le feu », exprime l'érotisation de ses sentiments à mon égard. L'annonce d'une semaine de congé à la mi-trimestre, la surprend beaucoup et crée une distance « défusionnante » qu'elle maintiendra jusqu'à la fin de la thérapie. « C'est vrai, me dira-t-elle la séance suivante, d'une voix raisonnable qui prend trop bien soin de moi, comme elle le faisait avec Blanche, vous pouvez avoir envie de prendre une distance de tout ça, de faire autre chose, de prendre un congé. Je n'y avais pas pensé. » Elle me fera beaucoup confiance et se révélera indulgente envers mes défaillances (et moi, je prendrai un certain temps avant de me rendre compte que cette indulgence fait partie de sa problématique mélancolique...). Dans les périodes de très grande angoisse, il suffira que je lui offre d'augmenter temporairement le rythme des séances pour qu'elle soit quelque peu rassérénée. Cette offre lui signifie ma présence, mon engagement à son endroit, et elle se surprend à découvrir qu'elle était angoissée de se sentir seule au monde devant une situation trop difficile. Elle n'acceptera pas souvent mon offre, mais il sera toujours important que je la lui fasse.

Pour ma part, je n'éprouverai jamais à l'égard de Moïra le malaise que je peux parfois éprouver en présence de patientes androgynes, devant qui je perds mes repères et ne sais plus si je me trouve devant une femme ou un homme à la stature délicate. Son apparence physique m'amène à la percevoir, quand elle franchit la

porte de mon bureau, comme une étudiante (elle a l'air plus jeune que son âge) sportive, pas encore devenue femme. Au cours des premiers mois, j'essaierai d'autant plus de la supporter, lors des défaillances de ses proches, que sa détresse me touche et que la gravité de son état m'inquiète. À certains moments éprouvants de notre travail, j'aurai même le sentiment de former avec elle une réplique du couple qu'elle formait jadis avec sa sœur Léa, rentrant craintivement dans leur domicile vide et dangereux, avec la variante que je serai la plus vieille des deux, en charge mais pas très brave. Une de mes plus grandes difficultés sera cependant de contenir mon inquiétude à l'égard de Pipo, né dans des conditions contraires à mes valeurs et à mes croyances. J'opterai pour une très grande prudence à l'égard de ces sentiments contre-transférentiels, ma « solution de compromis » consistant à favoriser de façon active l'élaboration des sentiments ambivalents de Moïra envers le petit garçon et à la supporter dans son rôle parental.

Par ailleurs, le transfert négatif de Moïra ne se manifesterà qu'épisodiquement, par un retrait émotif qu'il nous sera difficile d'élaborer.

### ***Régression mélancolique***

Deux semaines après notre premier entretien, elle consulte un médecin qui lui prescrit un congé de maladie, arrêt de travail qui durera deux ans, et la réfère à un psychiatre pour recevoir une médication. Moïra commence sa descente aux enfers. Ses symptômes sont marqués : fatigue prononcée qui l'oblige à faire deux siestes par jour pendant lesquelles elle dort profondément, migraines aiguës causées par les antidépresseurs, importante prise de poids, retrait émotif prononcé, cauchemars répétitifs où l'abandon alterne avec l'impuissance, idéations suicidaires quand la souffrance morale ou physique devient insupportable. Nos séances bihebdomadaires suffisent à peine à contenir le quotidien.

Dans un état pareil, Moïra se retrouve mauvaise enfant aux yeux de Colombe et mauvais parent à l'endroit de Pipo, comme Blanche l'a été avec elle, ce qui a l'heur de tempérer son opinion sur celle-ci. Elle aurait besoin que Colombe soit toute à elle, Pipo est de trop dans leur vie. Colombe, quant à elle, est déchirée entre son aversion pour la maladie mentale, son amour pour sa conjointe, son ressentiment à son égard pour le surplus de travail et de soucis financiers que son invalidité lui occasionne et son souci pour Pipo. Celui-ci ne va d'ailleurs pas très bien. Il régresse à la garderie comme à la maison où il pleure souvent et se cogne la tête sur le plancher. La famille est en crise. J'interprète à Moïra son angoisse d'abandon, ses vœux de mort à l'endroit de Pipo et la répétition de son ancien statut « d'enfant la clef au cou ». Elle en est soulagée et nous mettons au point une stratégie qui épargnera à Pipo un contact trop étroit avec les angoisses de mort de la jeune femme. À plusieurs reprises, j'utilise les métaphores, à vrai dire superficielles, des sentiments d'exclusion souvent rencontrés chez les nouveaux pères et du difficile passage du chiffre deux au chiffre trois, du couple à la famille. Moïra se reconnaît dans ces métaphores; elles ont pour effet de dédramatiser la situation en lui offrant des points de repère traditionnels qui lui arrachent néanmoins un sourire



ironique : « Ça vaut bien la peine d'avoir été marginale toute ma vie pour me retrouver dans cette situation classique... » marmonne-t-elle.

### *L'érosion de fusion amoureuse*

Si le couple se débat pour tenir le coup sur le plan parental, il est à la dérive au niveau amoureux. Moïra, devenue gloutonne, grossit; elle n'éprouve plus aucun désir pour Colombe. Elle voudrait bien mettre cette absence de libido sur le compte de la dépression et de la médication. Mais « ce corps-là, je ne le connais pas! » s'écrie-t-elle un jour inopinément, faisant allusion au corps de Colombe changé par la maternité. Pipo lui a aussi volé le corps de son amante. Plusieurs mois s'écouleront avant qu'elle ne réinvestisse leur intimité et qu'elle n'amène Colombe à accepter de faire des sorties sans Pipo. Plus tard, quand Moïra émergera de sa dépression avec une plus grande indépendance émotionnelle et de nouveaux projets personnels, ce sera au tour de Colombe de ne plus éprouver de désir pour le corps plus charnu, « moins athlétique » de sa conjointe. Dans ce couple, la fusion semble une condition nécessaire au désir sexuel.

### *La place du père*

Par ailleurs, la place du père se fait cruellement vide. À la fête de famille organisée à l'occasion de la naissance de Pipo, le père de Moïra réclame le titre de père de Pipo d'une façon inappropriée qui l'aurait rendu, si on le lui avait permis, incapable de remplir la fonction paternelle rattachée à ce titre. Il se serait en effet exclamé : « Mais ce sera moi, le père de Pipo! » exprimant ainsi son plaisir qu'un autre mâle se joigne à lui, seul homme dans cette famille de femmes. (Les parents de Colombe habitent en province.) Il ne comprendra pas qu'on le relègue au titre et au rôle de grand-père. Quand il reverra Pipo dans d'autres fêtes familiales, il manifesterà par un retrait boudeur son déplaisir devant la rareté de ses rencontres avec son petit-fils.

Quand Pipo commence, beaucoup trop tôt au goût des jeunes femmes, à demander qui est son père, Colombe et Moïra, désespérées, se contentent de l'envoyer passer l'après-midi avec un de leurs amis gays qui s'intéresse au garçonnet, croyant l'enfant trop jeune pour formuler sérieusement une telle question et que celle-ci renvoie à un simple besoin de compagnie masculine. Cet ami servira de substitut paternel, acceptant, par exemple, de recevoir de Pipo la carte de vœux que les enfants à sa garderie dessinent à l'occasion de la Fête des pères, carte que Pipo est désolé de ne pouvoir donner à son papa, à l'instar de ses petits compagnons.

Pour sa part, bien que la fonction paternelle lui soit dévolue, compte tenu de son refus de la maternité biologique, de sa relation à Colombe et à Pipo, Moïra refuse de s'imposer en tant que tiers structurant dans la relation mère-enfant, prétextant que Colombe ne lui en reconnaît pas le droit. En cas de désaccord sur les décisions à prendre au sujet de Pipo, Colombe s'attend, en effet, à avoir le dernier mot, car elle est sa mère. Prétendant respecter les désirs de sa conjointe, Moïra adopte une position infantine et attend passivement que Colombe se rende compte qu'elle

abuse d'elle en lui reniant une reconnaissance sociale, tout en profitant de sa compagnie et de son aide à l'intérieur de la maison. Nous abordons alors un travail ardu où, d'une part, sera désintriquée la répétition avec Colombe de la relation masochique de Moïra à sa mère et où, d'autre part, seront élaborés ses sentiments de rivalité à l'égard de Pipo et sa projection sur Colombe des raisons de son retrait à l'endroit de l'enfant. C'est, en effet, sa propre ambivalence qui l'empêche de s'autoriser à prendre la place qu'elle désire auprès de Pipo. Quant à moi, aux prises avec un contre-transfert qui m'incite à prendre soin de Pipo autant que de Moïra, je m'autorise à légitimer cette dernière dans ses opinions sur l'éducation du petit garçon et à lui suggérer des stratégies qui pourraient rendre plus plaisants les moments qu'elle passe avec lui.

Ces interventions déclenchent une longue série de rêves au sujet de sa mère. Puis un jour, Moïra va chercher Pipo à la garderie et l'aperçoit, esseulé, laissé à lui-même sur une balançoire, pendant que les autres enfants jouent à l'autre bout de la cour. Son petit T-shirt est tout mouillé, parce que la jardinière n'a pas tenu compte du fait qu'il ne sait pas encore boire au verre. L'abandon et l'impuissance que la jeune femme projette sur cette scène la bouleversent et la lient à l'enfant. La nuit suivante, elle rêve qu'elle se rue à la défense d'une fillette que Blanche néglige dangereusement au bord de la piscine familiale. Moïra se reconnaît désormais dans Pipo et peut en faire psychiquement son enfant. Ce qui compliquera sa relation à sa conjointe.

Si « être père [au sens de tiers], c'est avant tout répéter le sien » (Dumas, 1999), on voit bien quel travail psychique acharné doit accomplir Moïra pour s'arracher au vide que lui a légué son père par son absentéisme. Et ce, sans parler de celui creusé en elle par les défaillances maternelles de Blanche.

### *Réaménagements narcissiques*

Colombe commence à s'essouffler et projette sur Moïra les raisons d'une angoisse qui vient l'habiter en permanence. Elle en a assez de la dépression de Moïra, la confond parfois avec des caprices d'enfant gâtée et exige que sa compagne « prenne ses responsabilités » et la seconde davantage dans la maison, alors que celle-ci, confinée au domicile, accomplit la plupart des tâches domestiques, sauf la cuisine et les soins à Pipo. C'est la mise à mort de l'enfant merveilleux des fantasmes amoureux du couple. Le cocon de la fusion amoureuse craque de toutes parts. Pipo devait être l'œuvre du couple; l'œuvre de Pipo, elle, sera de briser la relation fusionnelle des deux femmes et de les obliger à « s'individuer » davantage (Mahler et al., 1980) au péril de leur relation amoureuse.

Il est à noter que cette situation n'est pas sans ressemblance à l'expérience que vivent de nombreux couples hétérosexuels qui fondent une famille.

Malgré toute sa réticence à l'admettre, Colombe a besoin d'aide psychologique, car son rôle de mère au travail lui pèse beaucoup et elle ne sait plus ce qu'elle attend de sa conjointe. À la suite d'une crise migraineuse aiguë de Moïra pendant des vacances familiales, elle ira jusqu'à lui demander de quitter le domi

cile, car elle n'en peut plus. C'est la fin des complaisances : la « normalité » se braque contre la « maladie mentale ». Moïra refuse courageusement de se laisser évincer et demande à Colombe de quitter, elle, le domicile avec Pipo durant quelques jours, le temps qu'elle se remette de sa migraine. Surprise, Colombe hésite, puis renonce à son projet. Dans la réalité, son rêve familial ne se déroule pas du tout comme elle l'avait prévu. Elle se décide à consulter. Les deux parents de Pipo se retrouvent donc en psychothérapie.

Moïra émerge tranquillement de sa dépression et procède à d'importants réaménagements narcissiques. Elle se demande dans quelle direction orienter sa vie professionnelle. Elle est certaine de ne pas vouloir reprendre son emploi; des cauchemars récurrents ont, en effet, révélé l'ampleur de l'angoisse que suscitait chez elle cette « mission impossible ». Elle a failli mourir psychiquement d'avoir cru pouvoir être héroïque au travail et dans sa vie privée, d'avoir cru pouvoir être une « enfant teflon<sup>4</sup> ». Elle commence désormais à tolérer d'être vulnérable et peut donc amorcer le renoncement de ses défenses narcissiques en provenance du Moi-Idéal. Elle décide d'abandonner sa profession et doit faire le deuil de la sécurité financière et du prestige social qui entourent celle-ci. Elle doit aussi renoncer à l'image de l'enfant prestigieuse qu'elle représentait, selon elle, dans le clan maternel. « À défaut d'être aimable, j'étais intéressante. Ils étaient fiers de moi ». Elle décide de reprendre progressivement les études universitaires qu'elle avait interrompues à la naissance de Pipo et retrouve sa passion intacte. Colombe s'inquiète de la voir développer des intérêts extra-domestiques, car elle craint qu'elle ne devienne volage. Le couple va mieux, mais c'est au prix du maintien d'une barrière invisible : Colombe a assez d'un enfant et refuse d'écouter les problèmes de Moïra. Celle-ci découvre qu'elle n'a pas d'autre confidente.

La grand-mère de Moïra décède. Celle-ci en est bouleversée, mais elle a eu le temps de lui faire ses adieux. La perlaboration de ce deuil permet à la jeune femme de se redéfinir face à Blanche, ce qui aura des répercussions bénéfiques sur sa relation à Pipo. Moïra est indignée par la conduite égocentrique de Blanche pendant la maladie de sa grand-mère, conduite semblable à celle dont elle fut l'objet durant son enfance. Cette indignation lui permet d'énoncer que sa vraie mère fut sa grand-mère et qu'elle renonce à l'espoir de faire de Blanche une mère : elle n'est qu'une sœur plus âgée.

L'aïeule laisse donc dans le deuil trois filles dont Moïra, la plus jeune, fille adoptive qui devient, en fin de la thérapie, plus détachée de Blanche, plus sereine face à Colombe et plus proche de Pipo.

## Discussion

### *Recherches empiriques récentes sur l'homoparentalité lesbienne*

D'entrée de jeu, comparons l'expérience de Moïra aux recherches empiriques récentes sur l'homoparentalité lesbienne, histoire de créer, par défaut, un contexte psychosocial à cette problématique très peu connue de la clinique psychanalytique. Ces recherches ont été effectuées récemment en Belgique, en Angleterre et

aux États-Unis et rapportées dans le cadre du premier colloque de l'Association des parents et futurs parents gays et lesbiens (APGL), tenu à Bruxelles en 1999 et dont les actes furent publiés en 2000. Leurs données mettent en relation soit des familles monoparentales lesbiennes et hétérosexuelles, soit des familles homo et hétérosexuelles ayant eu recours à l'insémination artificielle, soit ces deux derniers types de famille et des familles hétérosexuelles dont les enfants ont été engendrés de façon naturelle.

Dans toutes ces recherches (de Singly, F., Descoutures, V., 2000; Golombok, 2000; Lenie et al., 2000; VanFraussen et al., 2000), on ne trouve aucune différence significative entre les enfants de parents lesbiens et les autres enfants au niveau du bien-être socioémotif, de l'identité de genre et de la conformité des conduites sociales à cette identité de genre. Dans les couples lesbiens ayant recours à un donneur de sperme, ce sont les femmes moins féminines et aux pratiques homosexuelles plus précoces, comme Moïra, qui décident d'être « mères sociales ». Leur désir d'enfant est plus tardif et étroitement lié à leur relation de couple (Lenie et al., 2000). Elles s'impliquent davantage dans leur relation à l'enfant que les pères des familles hétérosexuelles (Golombok, 2000) et partagent avec la mère biologique les tâches domestiques de façon égalitaire, même si elles se perçoivent souvent, à l'instar de Moïra, comme occupant la deuxième place auprès de l'enfant. Elles se font habituellement appeler aussi « maman », « mamie » ou un surnom équivalent, comme Moïra souhaitait le faire. Une minorité d'entre elles se font appeler simplement par leur prénom (Lenie et al., 2000). Elles sont vues plus positivement par l'enfant que ne le sont les nouveaux conjoints dans les familles monoparentales hétérosexuelles, car elles ne sont pas placées en situation de substitution et de rivalité avec le père absent (Golombok, 2000), et aussi favorablement que les pères des familles traditionnelles, car leur enfant, comme celui de ces dernières familles, n'a pas connu les déchirures du divorce.

La majorité des familles homo et hétérosexuelles ayant recours à l'insémination artificielle choisissent de maintenir l'anonymat du donneur et seule, de ces deux catégories, une minorité des familles lesbiennes a recours, comme Colombe et Moïra, à un donneur connu, afin d'avoir accès à son histoire médicale et génétique. L'absence de père ne constitue pas pour elles un problème, car elles considèrent que la « mère sociale » joue le rôle de deuxième parent de façon équivalente (Lenie et al., 2000). Les familles lesbiennes se proposent toutes de révéler à l'enfant la procédure de leur conception, alors que les familles hétérosexuelles veulent toutes garder le silence sur les circonstances de la conception. Celles-ci créent ainsi un secret de famille qui semble toxique, car les enfants de cette catégorie se démarquent de l'ensemble des enfants par un plus grand nombre de troubles émotionnels (VanFraussen et al., 2000).

De ces recherches, les auteurs concluent avec prudence que leurs données infirment surtout les préjugés existant sur la nocivité de l'homoparentalité lesbienne. Elles indiquent que la présence du père ne semble pas essentielle au développement de l'identité de genre — qui semblerait se développer par mimétisme social

— et que l'orientation homosexuelle de la mère et de la « co-mère » ne semble pas avoir beaucoup d'influence sur le développement de l'identité sexuelle de leur enfant. Deux autres recherches sont actuellement en cours visant à vérifier ces données à une échelle épidémiologique.

Comme on le voit, au niveau des conduites et des décisions, l'expérience de Moïra se compare avantageusement aux données de ce groupe de recherches. Il semble que ce soit à un autre niveau que le bât blesse.

Je ne saurais cependant passer sous silence le véritable apport qu'a constitué pour moi la lecture de ces recherches psychosociales. Celui-ci se résume en la prise de conscience de mon adhésion contre-transférentielle à une idéologie « œdipienne » du fonctionnement psychique, adhésion qui, comme tout parti-pris idéologique, ne pouvait que biaiser mon travail clinique, l'écoute de certains de mes patients. Cette idéologie pourrait se définir schématiquement par la croyance basée sur l'œuvre freudienne que, dans les sociétés occidentales postmodernes aux familles éclatées, où les relations familiales dyadiques sont devenues de plus en plus nombreuses au point d'être en voie de constituer une des nouvelles formes de normalité sociétale dans le pluralisme ambiant des valeurs, un enfant ne peut se développer « normalement » et sans dommage sur le plan psychique en dehors d'une famille fondée par deux conjoints hétérosexuels. En dehors de la famille hétérosexuelle, point de salut. Cette idéologie constituait ma vérité et ne laissait pas, ou peu, de place à d'autres vérités possibles. Elle ne prévoyait pas d'évolution possible aux critères de « normalité » dérivés de la théorie freudienne.

En cours de lecture, je me suis surprise à ressentir un certain scepticisme devant les résultats optimistes des recherches publiées par l'APGL. Les travaux me semblaient sérieux, les méthodologies, rigoureuses, mais je ne pouvais m'empêcher de soupçonner qu'un biais idéologique avait influencé l'interprétation des résultats de ces recherches, parce que l'APGL les avait publiées. Les chercheurs, peut-être homosexuels eux-mêmes, — tel était mon raisonnement — avaient probablement voulu croire que l'orientation sexuelle de parents lesbiens ne causait pas de préjudices à leurs enfants et ce préjugé avait influencé l'interprétation de leurs données de recherche.

Mais le statut hétérosexuel de chercheurs, non-membres de l'APGL, aurait-il été garant d'une absence de biais idéologique dans l'interprétation de ces mêmes données? N'aurait-il pas plutôt prêté le flanc à un autre type, hétérosexuel, de biais idéologique? L'idée soudaine que je n'aurais probablement éprouvé aucun scepticisme à la lecture de résultats venant des mêmes recherches, mais révélant une souffrance psychique causée chez leurs enfants par l'orientation sexuelle des parents lesbiens, fut pour moi révélatrice. C'est ce que je croyais de façon préconçue et j'étais prête à discréditer des recherches contredisant ce préjugé, tout comme j'étais disposée à me montrer complaisante devant des résultats qui le conforteraient. Une neutralité bienveillante, disait Freud? Cette prise de conscience me permit de considérer mes certitudes normatives pour ce qu'elles étaient : des croyances faisant fi d'un système de vérification. Tout en continuant d'adhérer à

ces croyances sur un plan personnel, j'essayai d'écouter d'autres convictions en maintenant mes opinions à bas bruit. Je tentai d'observer d'un œil plus respectueux de la différence le cheminement de Moïra dans sa quête de survie, de bonheur amoureux et parental.

Notons que, de ces mêmes recherches empiriques publiées par l'APGL, Delaisi de Perseval (2000, 212) conclut que « ce qui est essentiel à comprendre, c'est que l'enfant, pour ne pas être un enfant à risque psychique, a besoin pour son développement de deux adultes qui ont pu accomplir le travail psychique de la parentalité ».

C'est, à mon avis, de l'élaboration de ce travail psychique de la parentalité et en particulier de l'accession à la fonction de tiers dont la cure de Moïra témoigne avec le plus d'éloquence. C'est ce que je tenterai de développer dans la deuxième partie de la discussion.

### **Analyse clinique**

#### ***Relation mère fille***

La relation mère-fille revêt une importance particulière dans la préhistoire d'un couple parental lesbien, encore plus peut-être — si une telle chose est possible — que dans celle des autres types de couples parentaux, car elle est appelée de façon surdéterminée à se répéter auprès de la partenaire et à influencer le fonctionnement parental du couple.

On a vu plus haut que Blanche semble avoir toujours considéré sa fille comme un objet partiel ayant pour fonction de rehausser sa valeur personnelle. Elle l'a beaucoup dévalorisée, critiquant son caractère grognon, son homosexualité, ses manques, tout en s'appropriant comme un faire-valoir le prestige de ses succès scolaires, anémiant ainsi le narcissisme identitaire de sa fille. On a vu aussi que le père n'avait été d'aucune aide dans cette situation dyadique, lui même étant dépendant et soumis à son épouse.

Longtemps, Moïra s'est accusée d'être la cause de la froideur de sa mère. Elle n'arrivait pas à la satisfaire. Elle s'est agrippée à elle, fillette, la réveillant régulièrement, en proie à des terreurs nocturnes qui impatientaient ses parents. Plus tard, elle répétera cette démarche sous une forme active, essayant de secourir l'enfant terrifiée qu'elle projette sur sa mère, allant régulièrement la secourir dans son commerce, tentant de se rendre indispensable. Mais ses efforts n'ont jamais été reçus comme une demande de reconnaissance qui aurait pu permettre une introjection maternelle et féminine. C'est, en effet, le propre de Blanche de considérer Moïra comme une personne à son service. À l'instar des homosexuelles, objets partiels de leur mère, que présente McDougall dans son article de 1964, Moïra en était venue tôt dans sa vie à une régression vers une identification partielle à son Sur-Moi prégénital, causant une fragilisation du Moi de type mélancolique, selon les termes de Grunberger (1975 a). Sa façon d'établir et de maintenir un lien privilégié avec autrui ne consistait-elle pas, par exemple, à se plier aux abus de l'autre — ceux de Blanche comme ceux de Colombe — abus qu'elle ne reconnaissait

que comme exigences d'amour, convaincue qu'elle était de ne pouvoir être aimée autrement? Ces exigences s'avérant parfois un rejet de son altérité, elle était amenée à essayer de mourir à elle-même pour être aimée de l'autre ou, plus souvent, à s'attribuer la responsabilité du déplaisir de cet autre dont elle partageait la répulsion pour elle-même.

Dans ces conditions, Moïra n'a pu introjecter sa mère en tant qu'objet bon et féminin. Toutes ses tentatives d'autonomisation face à celle-ci se sont donc soldées par un échec, c'est-à-dire par une importante montée d'angoisse et par la nécessité de maintenir un lien narcissique avec elle.

Comment devenir psychiquement parent, s'ouvrir à un tiers, quand on est soi-même dépendant d'un objet narcissique, dans le sens où le conceptualisent Green (1983) et Rosenberg (1991)? C'est le défi qu'ont eu à affronter Moïra, de même que les femmes homosexuelles dont le destin s'apparente au sien, et un certain nombre de parents hétérosexuels.

### *Relation à la partenaire*

On l'a vu, la relation amoureuse de Moïra et de Colombe est au début marquée par la fusion. La plupart de leurs activités se font en commun, les deux jeunes femmes partageant plusieurs intérêts culturels et récréationnels. Moïra admire la féminité de Colombe, attribut dont elle se sent dépourvue. Pour sa part, Colombe trouve attirante l'allure athlétique, masculine de Moïra. Là où Blanche ne voyait qu'un garçon manqué, anal, grognon, Colombe apprécie les nombreuses identifications masculines de Moïra. Reconnaissance tard venue dans la vie de la jeune femme, mais qui consolide son identité et lui permet de trouver la force psychique d'entreprendre une réorientation professionnelle.

Similairement aux femmes homosexuelles décrites par McDougall (1964), Moïra voit sa partenaire comme une figure maternelle plus gratifiante que sa mère biologique. Elle la protège jalousement, se sentant douée de qualités fort différentes de celles de sa conjointe et qui lui permettent de jouer un rôle essentiel auprès d'elle. Dans un fantasme de « complétude » (Kernberg, 1980) et d'« unité » (Kohut, 1975), elle se voit à la fois comme l'enfant merveilleux et le parent protecteur de Colombe. On peut se demander quelle place psychique ce fantasme, constitutif du couple — et de bien d'autres couples lesbiens, comme le montre la recherche de McDougall (1964) —, peut-il faire à un tiers de chair, fut-il un enfant dont la naissance fut planifiée? La route s'annonce cahoteuse dès le départ.

Selon McDougall, (1964, 274), « la relation homosexuelle est une tentative d'échapper à l'identification symbiotique et dangereuse avec la mère, et de conserver le père introjecté; c'est une tentative, enfin, de se protéger d'une dépression profonde ». Cet énoncé suppose que la partenaire, représentante de la mère, est, elle aussi, investie comme un objet narcissique qui ne doit pas se dérober. Pour le formuler à la façon de Rosenberg (1991), cet objet narcissique ne peut, en effet, être perdu sans dommage pour le Moi; c'est ce qu'il appelle l'inséparabilité de l'objet. Selon lui, le masochisme « gardien de la vie » est celui qui permet au

mélancolique, à Moïra par exemple, ou à une autre personne dépendante d'un lien narcissique, de maintenir un sens à la vie en érotisant la douleur liée à la « séparabilité » de l'objet, c'est-à-dire à son altérité.

On retrouve cette fragilité face à la « séparabilité » de l'objet dans la vie amoureuse de Moïra. Lors de son premier échec amoureux, elle vit cette séparation dans la panique et la dépersonnalisation et, vingt ans plus tard, elle lui inspire encore des rêves angoissants. Cette dépendance se répète aussi à l'endroit de Colombe : Moïra se retrouve en proie à des cauchemars d'abandon à chaque différend qui sépare le couple. En fait, la jeune femme ressent sa relation à Colombe comme une composante intégrale de sa stabilité et ce, à l'image de la relation à sa mère. La crainte d'être abandonnée par elle n'a d'égale que celle de ce qui adviendrait à sa conjointe si elle abandonnait celle-ci. C'est là la principale difficulté que rencontreront Moïra et Colombe. L'arrivée d'un enfant, mâle de surcroît, ne pouvait que déstabiliser l'équilibre fusionnel de ce couple.

C'est d'ailleurs là la principale difficulté, à mon avis, que risque de rencontrer ce type de couple parental lesbien. L'introduction d'un tiers, quel qu'il soit mais en particulier un enfant, ne peut, en effet, que mettre en danger l'équilibre d'un couple fusionnel.

### *Désir d'enfant et fonction de tiers*

La partenaire est inévitablement changée par sa grossesse. La femme enceinte a quelque chose en elle, enfin, qui la complète comme une part d'elle-même (Lemoyne-Luccione, 1976). Ce sentiment de complétude éprouvé par Colombe et qu'elle prolonge longtemps après la naissance de son fils, en la distançant des autres dans un repli narcissique, d'une part, met en danger la fusion du couple et donc la stabilité psychique de Moïra et, d'autre part, fait obstacle à l'exercice par cette dernière de la fonction de tiers, à laquelle la destinait son refus d'occuper la place de mère biologique dans le projet parental du couple.

À travers les dires de Moïra, on retrouve, en fait, chez Colombe, femme aux identifications féminines plus développées, un désir de complétude à travers l'expérience de la maternité. Mais ce désir, on l'a vu, semble ne pas prendre sérieusement en compte le bien de l'enfant en tant que sujet de plein droit. En se maintenant, en effet, dans une bulle narcissique avec Pipo, en souhaitant être tout pour lui, en écartant Moïra de toute décision finale le concernant, Colombe maintient son fils dans un lien de dépendance duelle à son endroit. Elle met ainsi le lien mère-enfant en danger de sombrer dans une relation incestuelle caractérisée, selon Racamier (1995), par un interdit de la différence, relation incestuelle qu'elle craint tant pour son fils de la part du père de Moïra. Niori (1982) généralise ce danger en parlant de « propension naturelle maternelle à l'inceste ». C'est ce que Dumas (1999), lui, nomme « l'étouffante perfection » des « mères toutes-mères ».

« Si les enfants pour lesquels on nous consulte souffrent tous en leur père, c'est, pour la grande majorité d'entre eux, de le voir



confronté à l'impossibilité radicale d'établir la moindre brèche dans une perfection maternelle qui, eux, les étouffe. [...] Le regard qu'il [le père] porte sur l'étouffante perfection maternelle de sa compagne ne le situe, en effet, pas dans la position d'un adulte sexué et en droit d'en assumer les conséquences. Ce n'est pas l'homme mais l'enfant qui proteste alors en lui. Il laisse entendre que son impossibilité à être père est sous la dépendance de l'enfant qu'il a été. Il ne peut aider son enfant à se soustraire à la toute-puissance maternelle régnant sur son foyer, car c'est en lui-même que sa propre mère l'en empêche. » Dumas, 1999, 192

Le désir d'enfant de Colombe semble donc en être un de complétude narcissique selon les termes de Grunberger (1975 b) où l'enfant risque de se retrouver objet partiel de sa mère, à l'instar du destin qu'a connu Moïra avec sa propre mère et qui l'empêche d'assumer sa fonction de tiers.

Comment un parent peut-il, sans risque pour lui-même, se centrer sur le bien d'un enfant à éduquer quand sa propre identité, inachevée, est dépendante d'un autre, extérieur à lui et qui se dérobe? C'est l'épreuve qui attend un certain nombre de pères et un bon nombre de conjointes homosexuelles partageant le destin de Moïra.

### *Couple parental*

Il est important de souligner tout de suite que s'il est facile de relier les més-aventures parentales de Moïra et de Colombe aux écrits psychanalytiques sur l'homosexualité féminine, ces aléas me semblent le lot des couples, qu'ils soient hétérosexuels ou homosexuels, dont les membres présentent une structure de personnalité narcissique, i.e. dyadique, non triangulée, marquée par le déni de la différence des sexes et par une relation conjugale symbiotique. La venue d'un tiers dans ce genre de couple crée un déséquilibre bien souvent difficile à gérer. L'investissement de l'enfant par chacun des parents, s'il est duel au début, du moins chez la mère comme l'exige la « préoccupation maternelle primaire » (Winnicott, 1956), risque de le demeurer — comme cela semble le cas pour Colombe —, de s'avérer conflictuel à l'équilibre du couple et de nuire à l'assomption de la fonction de tiers par l'autre parent, surtout si, de surcroît, il n'est pas parent biologique.

On a vu que la configuration familiale, liée à son refus de la maternité biologique, désignait Moïra à la place structurante de tiers séparateur de la symbiose mère-enfant, place que la jeune femme se sentait incapable de tenir. En effet, la naissance de Pipo l'avait ramenée à son statut antérieur d'objet partiel anal auprès de sa mère. Adoptant une position masochique, dans le sens où la décrit Rosenberg (1991), liée au lien narcissique qui l'avait unie à Blanche, elle répétait de façon régressive ce type de relation d'objet partiel avec Colombe en acceptant que celle-ci réclame son aide dans la maison, sans qu'elle la reconnaisse socialement comme

conjointe et comme tiers dans sa relation à Pipo. Moïra se retrouvait dans une relation de compétition avec Pipo pour sauvegarder son lien symbiotique à Colombe. Si elle était restée dans cette position, elle n'aurait été, à l'instar de son propre père, d'aucune aide parentale à Pipo pour le protéger contre la menace du maintien d'un lien narcissique à sa mère, contre la menace d'être considéré comme un objet partiel par Colombe. C'est le courageux travail d'individuation psychique qu'effectua Moïra qui l'amena à renoncer — partiellement, peut-on y renoncer complètement? — aux « paradis artificiels » de la fusion, autant à l'endroit de Blanche, de sa grand-mère, qu'à celui de Colombe. Ce même courageux travail l'amena aussi à se réorienter professionnellement et à pouvoir se positionner comme tiers structurant entre Pipo et sa mère. Aux dernières nouvelles, Moïra s'était trouvé un travail dans son nouveau champ professionnel et entamait des études de troisième cycle dans ce domaine.

Tel est l'itinéraire qui attend un certain nombre d'homosexuelles dont les conjointes décident de concrétiser un désir d'enfant. Combien d'entre elles auront cependant les moyens financiers et psychiques de confronter leur destin et d'effectuer cette démarche qui les rend aptes à exercer la fonction parentale?

Notons que cet itinéraire difficile n'est pas inéluctable. On m'a rapporté un certain nombre de cas où deux femmes, ayant chacune été déjà mariée, ayant ou non déjà eu des enfants avec leur mari, se sont choisies comme partenaires amoureuses, puis ont planifié une grossesse par insémination. Dans la mesure où le donneur de sperme le désirait, il était reconnu comme père légal de l'enfant et recevait la garde partagée de celui-ci. Cette situation était considérée par toutes les parties en cause comme avantageuse, car elle donnait au couple conjugal un espace où pouvait être aménagée la fusion amoureuse, elle allégeait la culpabilité de priver l'enfant d'une cellule familiale où un homme exerçait la fonction paternelle et multipliait les ressources familiales qui veillaient sur l'enfant. Il est important de noter que cette description est d'une utilité limitée pour la clinique psychanalytique, parce que de nature comportementale. Elle permet quand même de formuler l'hypothèse de l'existence d'une économie psychique moins dyadique chez ce type de couple lesbien, puisque ouvert d'une certaine façon, du moins en apparence, sur la différence sexuelle.

Je ne crois cependant pas que, comme certains ont pu le prétendre, le fait que ces femmes ont déjà connu une expérience maritale hétérosexuelle ait un rôle à jouer dans leur apparente plus grande ouverture au tiers sexué, représenté ici par la reconnaissance sociale de la paternité. J'en veux pour indice du contraire le comportement de Blanche, mère hétérosexuelle et mariée. On ne peut que supposer l'existence — somme toute prévisible — d'une variation dans l'économie psychique qui régit les divers types de couples parentaux lesbiens et qui favorise chez certains l'accès à la fonction paternelle au sens de fonction de tiers.

En terminant, une réflexion sur la couvade des pères. Les écrits psychologiques et anthropologiques ont recensé abondamment le phénomène exclusivement masculin, selon les apparences, de la couvade. Les peuples qui pratiquent le rituel

de la couvade estiment que la création de l'enfant en est une avant tout mentale et face à laquelle « la couvade est une façon de nourrir spirituellement l'enfant » (P. Rivière, in : Delaisi de Perseval, 1981). La couvade préparerait l'homme à s'ouvrir à l'enfant, à communiquer avec lui. Cette conception est étrangère à celle du monde occidental qui met l'accent sur la dimension matérielle de la création de l'enfant et qui n'invite pas le père à se préparer à communiquer avec son enfant.

Par ailleurs, les recherches américaines nomment couvade certains troubles psychiques dont sont atteints des hommes pendant la grossesse de leur conjointe, en particulier des débordements comportementaux de nature agressive et sexuelle. Ces troubles peuvent venir de traumatismes antérieurs réactivés par l'anticipation de la naissance de l'enfant. Ils proviennent aussi, selon Dumas (1999), du silence absolu qui règne sur l'expérience des futurs pères. Elle dénonce un vide intérieur, l'impossibilité où sont ces hommes d'arriver à trouver en eux-mêmes un père pouvant leur servir de modèle face à ce qu'ils sont en train de vivre dans ce passage de la virilité à la paternité.

On ne parle jamais de couvade dans le cas des femmes, mais de dépression post-partum survenant chez la mère après l'accouchement et qu'on attribue partiellement aux changements hormonaux provoqués par la grossesse et l'accouchement. Pourtant, bien que l'importance de la problématique psychique de la jeune femme soit prédominante, je crois que la dépression dont a souffert Moira a été exacerbée par l'existence d'un phénomène s'apparentant, *mutandis mutandi*, à la couvade américaine, en ce qu'elle a dévoilé un vide intérieur, causé avant tout par des carences maternelles, mais aussi par une impossibilité de s'appuyer sur un père antérieur pour se préparer à passer du rôle d'« enfant merveilleux » conjugal à celui de « co-mère ». Un silence teinté de réprobation et de désaveu règne actuellement sur ce que vivent les conjointes des mères homosexuelles. Ces femmes, parents sans existence légale, homosexuelles accusées d'adhérer à des projets hétérosexuels, sont livrées à une solitude nocive, à moins de pouvoir joindre des regroupements comme celui de l'APGL cité plus haut.

Je crois que ces manifestations de transition s'apparentant au concept de la couvade américaine se feront de plus en plus nombreuses dans un avenir prochain, à mesure que se répandront dans nos sociétés occidentales des formes inédites de regroupement familial. La clinique psychanalytique devrait se préparer à accueillir ces manifestations de souffrance liées à l'assomption de nouveaux types de parentalité psychique.

### Conclusion

À partir d'un récit de cure, j'ai voulu amorcer l'introduction de la question — nouvelle pour la clinique psychanalytique contemporaine — de la place du tiers dans l'homoparentalité lesbienne. En fait, j'ai abordé de façon plus détaillée les enjeux psychiques liés à l'assomption de la fonction paternelle, au sens restreint de la fonction de tiers, par la femme homosexuelle dont la conjointe concrétise un désir d'enfant. La piste qui, pour le moment, s'avère fructueuse est celle de la

démarche d'individuation psychique qu'exige la pratique de la parentalité. Cette démarche pourrait s'avérer difficile chez les couples — tant hétérosexuels qu'homosexuels — dont les membres présentent une structure de personnalité narcissique, i.e. dyadique, non triangulée, et marquée par le déni de la différence des sexes et par une relation conjugale symbiotique.

**hélène richard**

40 chemin bates #221  
outremont, qc, h2v 4t5  
richard.helene@uqam.ca

---

### Notes

1. Une première version, plus brève, de cette histoire de cas a été publiée dans *Psychothérapies*, vol. XX, n° 2, 2000. Elle servait à illustrer une étude du désir d'enfant chez les couples lesbiens.
2. Cette expression désigne pour Dolto (in Dumas, 1999) le grand-père maternel de l'enfant soit, plus précisément, la place psychique occupée chez la mère d'un enfant par son propre père. L'auteure élabore ce concept à propos des mères des enfants psychotiques, mamans qui furent « les jules » de leur propre mère et chez qui le père ne laissa pas ou pas assez de traces psychiques.
3. Vu son état suicidaire, je lui avais donné mon numéro de téléphone à domicile pour qu'elle puisse l'utiliser en cas d'urgence, ce qu'elle ne fit qu'une autre fois.
4. « Enfant teflon » : expression argotique en pédopsychiatrie référant aux poêlons recouverts d'une substance antiadhésive. Elle désigne les enfants héroïques sur qui n'arrivent pas à « à adhérer » les nombreuses épreuves de leur vie.

---

### Références

- Chasseguet Smirgel, J., 1975, L'idéal du Moi et la perversion, in *L'idéal du Moi*, Paris, Tchou.
- de Singly, F., Descoutures, V., 2000, *La vie en famille homoparentale*, in *Homoparentalités, états des lieux. Parentés et différence des sexes*, Issy-les-Moulineaux, ESF Éditeur, collection La vie de l'enfant.
- Delaisi de Perseval, G., 1981, *La part du père*, Paris, Seuil.
- Delaisi de Perseval, G., 2000, Qu'est-ce qu'un parent suffisamment bon? in *Homoparentalités, états des lieux. Parentés et différence des sexes*, Issy-les-Moulineaux, ESF Éditeur, collection La vie de l'enfant.
- Dumas, D., 1999, *Sans père et sans parole*, Paris, Hachette, collection Littératures.
- Freud, S., 1914, Pour introduire le narcissisme, in *La vie sexuelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969.
- Freud, S., 1915, Deuil et mélancolie, in *Métopsychoanalyse*, Paris, Folio Essais, Gallimard, 1968.
- Golombok, S., 2000, Grandir dans une famille lesbienne, in *Homoparentalités, états des lieux. Parentés et différence des sexes*, Issy-les-Moulineaux, ESF Éditeur, collection La vie de l'enfant.
- Green, A., 1983, L'angoisse et le narcissisme, in *Narcissisme de vie et narcissisme de mort*, Paris, Minuit.
- Grunberger, B., 1975 a, Étude sur la dépression, in *Le narcissisme*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- Grunberger, B., 1975 b, De l'image phallique, in *Le narcissisme*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- Kernberg, O., 1980, *La personnalité narcissique*, Toulouse, Privat.

- Kohut, H., 1975, *Le Soi*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Lemoyne Luccioni, E., 1976, *Partage des femmes*, Paris, Seuil.
- Lenie, T., Baetens, P., Ponjaert-Kristoffersen, I., 2000, Une étude sur les demandes pour insémination artificielle avec sperme de donneur (IAD) chez les couples homosexuels féminins, in *Homoparentalités, états des lieux. Parentés et différence des sexes*, Issy-les-Moulineaux, ESF Éditeur, collection La vie de l'enfant.
- McDougall, J., 1964, Considérations sur la relation d'objet dans l'homosexualité féminine, in Chasseguet Smirgel, J., *Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine*, Paris, Payot.
- Mahler, M., Pine, F., Bergman, A., 1980, *La naissance psychologique de l'être humain*, Paris, Payot.
- Naori, A., 1982, *Une place pour le père*, Paris, Seuil.
- Racamier, P.-C., 1995, *L'inceste et l'incestuel*, Paris, Les Éditions du collèges.
- Rosenberg, B., 1991, Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie, Monographies de la *Revue Française de Psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France.
- VanFraussen, K., Brewaeys, A., Ponjaert-Kristoffersen, I. (2000) Insémination artificielle : le fonctionnement familial et le développement des enfants dans les familles de mères lesbiennes, in *Homoparentalités, états des lieux. Parentés et différence des sexes*, Issy-les-Moulineaux, ESF Éditeur, collection La vie de l'enfant.
- Winnicott, D.W., 1956, La préoccupation maternelle primaire, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1969.